

gance et la distinction de son verbe, si foncièrement wallon, il donna une conscience à notre langue après l'avoir donnée aux écrivains.

Mieux encore, tant en province qu'à Liège, le succès retentissant de *Tâtî* réveilla la muse théâtrale assoupie; à la chaleur de ces acclamations, des enthousiasmes surgirent de toutes parts, et, tel Ronsard groupant autour de lui les fidèles de la Pléiade, il vit se serrer autour de l'«*àbarone*» de la Wallonie, une foule d'esprits jeunes et fervents; deux ans avaient suffi à réaliser l'idée d'un théâtre wallon permanent, et à créer, du même coup, des œuvres et un public pour les écouter.

Réveiller l'âme wallonne qui sommeillait, favoriser l'épanouissement de notre conscience de race, ranimer et renouveler notre langue et notre littérature, telle fut l'œuvre grande et noble à laquelle Remouchamps apporta sa puissante collaboration et qu'il réalisa, pour sa part, avec la haute dignité qui est la caractéristique de son talent.

Au nom de tous ceux qui pensent que la plus belle richesse d'un pays est encore et son art et sa poésie, nous saluons respectueusement celui qui fut un précurseur et un maître; et c'est avec une fierté bien légitime qu'au nom de la *Société de Littérature wallonne*, nous nous associons à l'hommage rendu à l'auteur de la comédie dont le succès détermina le réveil du sentiment wallon.

M. Xavier Neujean fils, président de la Section liégeoise des *Amis de l'Art wallon*, prit ensuite la parole.

Le devoir, que me réserve à cette heure, l'honneur d'être président de la Section liégeoise des *Amis de l'Art wallon*, m'est particulièrement agréable.

A chanter son passé, à glorifier ses enfants d'élite, un peuple se grandit. Il exalte les fières vertus de la race; il indique les faiblesses à corriger. Il sort de l'ombre les fortes leçons de l'histoire; par cet enseignement de l'expérience qu'il verse aux jeunes générations, il les fortifie, et ainsi prépare l'avenir.

La grandeur d'une nation est faite de la beauté physique et morale de ses enfants, comme son avenir est solidaire de son passé. «Chacun de nous, a écrit Renan, est un capital accumulé de plusieurs générations».

Nous nous purifions, nous nous fortifions, nous nous ennoblissons en consultant et en honorant ceux qui, dans les temps révolus, par leur cerveau et par leur cœur contribuèrent à la formation de notre individualité.

Et par surcroît, l'évocation pieuse de jours glorieux et de nobles figures, impose davantage un peuple au respect du monde, lui donne plus de relief et d'éclat.

Nous l'avons trop oublié, nous les Wallons, nous les Liégeois, ardents à la vie et curieux de progrès, souriants aux lourdes tâches quotidiennes, mais trop insoucieux de la renommée et du tribut d'admiration que doit nous assurer l'héritage ancestral.

Il a fallu les excessives prétentions de nos frères flamands pour

secouer cette nonchalance et nous rappeler au devoir d'éducation populaire et de piété que nous néglignons.

Je vous le disais, Messieurs du Conseil communal, lorsque, au mois d'octobre dernier, j'eus l'avantage de vous présenter les *Amis de l'Art wallon* et leur distingué président général, M. Jules Destrée, qui avaient tenu, en notre vieil hôtel de Ville, leur première assemblée générale: nous nous sommes notamment donnés pour mission de remémorer à nos concitoyens les splendeurs de leur passé. Nous voulons leur apprendre à vénérer les physionomies souriantes, poétiques, graves ou héroïques qui illustrèrent leur pays, à aimer les expressions wallonnes d'art et de vie d'aujourd'hui.

Janvier 1913, marquait le 25^e anniversaire de la première représentation de *Tâtî l'Pèriqui*.

Nous avons pensé qu'il importait de célébrer l'auteur de cette œuvre justement populaire.

Un érudit, épris de littérature et de poésie wallonnes, vient de dire avec une compétence et une distinction rares, quelle place occupent Remouchamps et son œuvre dans notre littérature wallonne, quels titres il a acquis à la gratitude de ses concitoyens.

C'était un homme simple, d'intelligence méditative et pénétrante, d'esprit élevé et de cœur généreux que Edouard Remouchamps. Il avait le visage grave et doux. Il cultivait un idéal de Beauté et de Bonté qui, pour le bonheur et la progressive ascension de l'humanité, devrait être celui de tous les hommes.

Dans ce coin de la «Cité Ardente», à l'ombre imposante du vétéral palais des Princes-Evêques, il vécut, en philosophe bienveillant, une existence, bourgeoise, tranquille, contemplative et laborieuse.

C'était bien ici, — à deux pas de sa vieille demeure, dans ce jardin au mélancolique sourire, — qu'il convenait de célébrer son souvenir.

C'était bien à cette heure d'une lutte, qu'il avait prophétisée en des vers flagellants, que nous rappelait hier un journal satirique, *Tatène*, qu'il importait de le fêter.

Georges Petit, le bon sculpteur liégeois, dans une plaque de bronze d'un joli dessin, a fixé les deux figures caractéristiques d'Edouard Remouchamps: *Tâtî* et *Tonton*.

Il a su leur conserver leur pittoresque allure. Cette plaque commémorative, scellée dans le mur qui abrita Remouchamps, nous la remettons à la Ville de Liège. Elle redira désormais à tous que vécut ici près, un des meilleurs enfants de la Cité.

Nous la confions à votre vigilance, Messieurs les échevins et conseillers communaux.

Gardez-la bien, comme est gardée en nos cœurs, la mémoire de ceux qui honorèrent le pays.

M. Maurice Falloise, échevin des Beaux-Arts et délégué de la Ville, répond en félicitant la Société de sa patriotique et fervente initiative.

Après avoir fêté, dit-il, les vivants qui ont bien mérité de la Wallonie, Oscar Colson, Simon et Vrindts, les *Amis de l'Art wallon* associent leurs hommages de reconnaissance en l'honneur d'un grand et cher disparu, Edouard Remouchamps.

L'auteur de *Tâti*, en créant à l'image de notre peuple si vaillant, si intelligent, si spirituel, les types inoubliables de ses comédies, et en honorant d'un art exquis notre vieux langage a réveillé avec l'amour de la vieille langue, le sentiment de la Petite Patrie. Il a, par son œuvre, honoré son pays, et il a exalté notre patriotisme. Nombreux, à présent, sont ceux qui honorent la Patrie dans la Littérature wallonne, dans les Lettres françaises, dans les arts en général. Notre petit pays peut être fier de cette pléiade. Et c'est un vif sentiment de satisfaction qui doit s'exprimer quand on voit l'élite d'à présent s'unir, comme vous le faites en ce jour, dans un vif et touchant sentiment de reconnaissance pour ceux qui ont été dans le passé, des précurseurs et des modèles.

Nul, mieux que Remouchamps, ne mérite votre hommage et le nôtre. Il fit une œuvre belle et sa vie est un mémorable exemple de travail, de calme énergie, de probité, de bonté et de générosité. Son souvenir est encore vivant; la valeur de son œuvre reste entière, malgré le temps; l'inscription que vous placez dit le sens profond de cette œuvre; la sculpture qui l'entoure est elle-même l'œuvre spirituelle et éloquente d'un enfant de chez nous.

La Ville est heureuse d'assumer la garde de ce précieux souvenir et de remercier, par ma voix, les *Amis de l'Art wallon*.

M. J.-M. Remouchamps, avocat, fils de l'auteur de *Tâti*, remercie en ces termes les assistants et le Comité organisateur :

Je voudrais remercier, comme il le faudrait, tous ceux qui ont organisé cette fête touchante et ceux qui s'y sont associés. Mais mon état de santé m'oblige d'être bref et je vous prie de m'en excuser.

Si l'on avait prédit, jadis, à Edouard Remouchamps, qu'un jour d'importantes sociétés viendraient, en présence d'un délégué de la Ville de Liège, apposer solennellement une plaque commémorative sur la façade de sa maison natale, il en eût été très touché, mais aussi profondément surpris et — pourquoi ne pas le dire? — un peu effarouché.

Mais sa crainte aurait fait place à une joie sans mélange, si l'on avait ajouté que cette fête ne serait pas uniquement la glorification d'un homme, mais, en même temps, la manifestation juvénile d'une Wallonie qui se réveille et se retrouve, d'une Wallonie qui prend conscience de ce qu'elle est et de ce qu'elle vaut.

Cette renaissance wallonne, à laquelle nous avons le bonheur d'assister, mon père l'appelait de tous ses vœux; il aurait été très heureux et très fier de savoir qu'un jour l'on dirait qu'il n'a pas été tout à fait étranger à cette résurrection et que son œuvre y a contribué dans une certaine mesure.

C'est ce que vous avez voulu dire aujourd'hui, Messieurs; et vous



Plaque en bronze apposée sur la maison natale d'Edouard REMOUCHAMPS
par les *Amis de l'Art wallon*. Liège, 26 janvier 1913.

avez fait plus: vous l'avez écrit dans le bronze. Je vous en suis profondément reconnaissant.

Je remercie M. Falloise, qui a bien voulu représenter ici l'Administration communale; mes collègues de la *Société de Littérature wallonne*, qui ont tenu à honorer de leur présence, cette réunion. Je remercie les *Amis de l'Art wallon* et surtout mes amis de la Section liégeoise, qui prirent l'initiative de cette commémoration, la préparèrent et lui assurèrent une réussite parfaite.

Et je serais coupable d'ingratitude, si je ne remerciais pas avec une chaleur particulière, M. Oscar Colson, sur la proposition de qui cette manifestation fut décidée; M. Paul Jaspar, qui, avec une belle ardeur et un zèle infatigable, organisa de façon si heureuse la fête d'aujourd'hui et la soirée d'avant-hier; M. Georges Petit, enfin, qui osa tenter de traduire dans le bronze la verve de notre théâtre populaire et qui, grâce à son grand talent, nous donna cette œuvre charmante, foncièrement wallonne, vivante, originale et pittoresque que nous allons admirer dans un instant.

La cérémonie étant terminée, le public a défilé devant l'œuvre de Georges Petit, qui est unanimement admirée, et dont nous sommes heureux de publier ici la reproduction.

Cette plaque, en bronze, montre *Tâti* accueillant d'un air de bravade les remontrances grondeuses de sa sœur *Tonton*. Une gentille frimousse, hors cadre, rit au-dessus d'un air malicieux. Des guirlandes de mélèzes et de fleurs de nos bois achèvent d'encadrer l'inscription qui dit le but et la raison de cette commémoration.

PIERRE DELTAWE.



Quelques Traditions de Vielsalm

par Joseph Hens.

Dans un article ayant comme sujet l'Ardenne, et très agréable à lire pour un Ardennais (*Wallonia*, t. XVIII, 1910, p. 389), l'auteur énumérant les principales localités de cette région a omis de citer Vielsalm...

Vielsalm ne mérite pourtant pas cette omission ou cet oubli...

Au point de vue du commerce et de l'industrie, on peut placer ce bourg, ancien chef-lieu d'un canton liégeois, devenu luxembourgeois de par les caprices de la politique, tout en tête de la province de Luxembourg. Ses ardoisières sont très renommées et ses pierres à rasoir sont uniques dans le monde entier: c'est dire que son industrie est, non seulement bien wallonne, mais peut-être la seule exclusivement wallonne.

Unique aussi en Wallonie, et même en Belgique, la quasi-centenaire société de chasse à courre, dont le titre, *Rallie-Vielsalm*, indique suffisamment le siège.

Dans l'Histoire nationale wallonne, Vielsalm a joué dignement son modeste rôle.

A la dernière bataille de la Guerre de la Vache, les gens de Salm reprirent le drapeau que l'ennemi venait d'enlever aux Liégeois.

En 1830, les Salmiens (les *Sâmiots*) furent des premiers à arborer la cocarde révolutionnaire; en bon « patriotes », ils attaquèrent les gabelous et autres fonctionnaires hollandais, les désarmèrent et, pour en libérer complètement la terre salmienne, les conduisirent à la frontière... prussienne. Les pauvres diables la franchirent, m'a raconté un très vieux camarade qui se souvenait de l'algarade, ils la franchirent sans se faire prier du tout.

Un peu plus tard, lorsque la Garde Nationale fut instituée, tous les hommes valides du canton de Vielsalm, à peine armés, et réunis pour apprendre le maniement du fusil au lieu-dit Cour Georges (*Coûr-Djôre*), décidèrent d'envoyer une délégation au Gouvernement Provisoire pour solliciter, si la guerre éclatait, l'honneur de marcher au feu au premier rang. Le Régent, Surllet de Chokier, félicita ces patriotes si résolus et les remercia vivement.

Enfin, dans le domaine des illustrations, la petite cité salmienne, dont les habitants étaient déjà vantés par l'abbé De Feller, en 1740, pour leur bon sens et leur esprit hospitalier, compte parmi ses enfants, le moine BERTHOLET, l'excellent historien du Luxembourg; GUILLAUME LAMBERT, dit de Louvain, qui, par de savantes déductions, a amené la découverte des gisements houillers du Limbourg. Le « professeur Lambert », comme on l'appelait familièrement, aima jusqu'à la fin de ses jours, la franche et piquante pasquille wallonne. On voyait le vénérable vieillard (il est mort à l'âge de 92 ans), avant qu'il ne fût atteint de surdité, s'arrêter à la chanson de quelque gardien de bestiaux, et ne reprendre sa route qu'à l'expiration de la syllabe finale...

Sait-on que la compagne du célèbre écrivain français, comte Villiers de l'Isle-Adam, est une Française du Nord ? Cette Française du Nord est tout simplement une vaillante et fière ouvrière de Vielsalm que les hasards de la lutte pour la vie avaient menée à Paris.

Détail touchant pour le cœur des Wallons: cette femme qui porte l'un des plus grands noms de ce temps, qui a été et reste en relation avec les plus grands artistes de notre époque, cette femme est heureuse, quand elle revient au pays, de parler encore le wallon, — et elle n'en a pas oublié un mot !...

J'ai cité plus haut un lieu-dit, « Cour-Georges », *Coûr-Djôre*.

Ce lieu-dit, découpé aujourd'hui en jardins potagers et de plaisance, était jadis une vaste jachère, traversée diagonalement par un large sentier communal, menant de la place du Marché de Vielsalm vers Ville-du-Bois et la frontière prussienne.

Avant la fin du dix-huitième siècle, cette jachère n'était elle-même qu'un tronçon de l'ancien lieu-dit: « Cour de Salm ». La

Cour de Salm s'étendait le long du ruisseau de Petit-Thier, sur les terrains occupés actuellement par la propriété Saint-Paul de Sinçay, la Cour Georges et tout le Tiènemesse jusqu'au petit pont du sentier de Ville-du-Bois, et formait une immense enceinte entourée d'un mur grossier, englobant une roche dite « roche des massotès » (*rotche do trô des massotès*) et la fontaine miraculeuse de Saint-Gangulphe (*fontinne Sint-Djingou*), dont nous parlerons tantôt.

Dans cette enceinte, les Comtes de Salm organisaient des fêtes, des réunions publiques, etc... Elle servait de champ d'exercices militaires et l'on raconte encore à la veillée que les soldats de la Cour de Salm, très renommés, n'avaient d'égaux en valeur à dix lieues à la ronde que ceux de la Cour de Tommen (Allemagne).

Plus tard, pendant les guerres de Napoléon, des soldats français, des Prussiens, des Impériaux (Autrichiens) et surtout des Cosaques y campèrent tour à tour.

Le morcellement de la Cour de Salm explique l'origine du lieu-dit: Cour Georges. Chaque parcelle garda le nom de cour et l'on y accola celui de son acquéreur. De là, Cour Georges (*coûr-Djôre*), Cour Saint-Paul de Sinçay (*coûr d'amon de Sinçay*), Cour du charron (*coûr do tchârlî*) et Cour du Tiènemesse.

La Cour Georges, très longtemps, est restée en quelque sorte le Champ de Mars du pays; les fêtes de Jeunesse s'y tenaient, les bals champêtres également et le grand feu du Carnaval s'y allumait tous les ans.

Mais le soir, on n'aimait pas d'y passer. Aujourd'hui même, on trouve encore des gens qui préfèrent ne pas y aller la nuit.

C'est que sur la vaste pelouse, à certaines dates de l'année, les *djouplesines* (esprit de filles perdues qui *djoupient*, c'est-à-dire poussent des cris aigus pour attirer les passants) y menaient un bruit infernal. Les *damezèles* ou *dimwèzèles* (revenantes) de Hermamont, tout habillées de blanc, y glissaient doucement sur la brise: on craignait également (on craint encore) d'y rencontrer le vieil intendant du Comte de Salm, lequel, dit la légende, de son vivant, fut un fieffé coquin: tout en volant son maître sans discrétion, il pressurait tous les habitants placés sous la juridiction du Comte. Son âme en subit la peine.

On le voit souvent, au milieu de la nuit (plusieurs personnes m'ont affirmé avoir vu « quelque chose ») suivre toujours le même chemin. Porteur d'une lanterne, il fait jusque trois fois

à la suite, le tour de la propriété d'Hermamont, évite par un détour dans la Cour de Salm la fontaine St-Gangulphe, revient vers Vielsalm par la Cour Georges, enfile une vieille ruelle dite *rouwale do tchârlî* (ruelle du charron), arrive au sommet de la place du Marché et disparaît en face d'une maison (villa Jules Latour) bâtie à l'entrée d'un sentier supprimé et qui menait au château de Salm.

On l'accuse également d'errer dans les campagnes et même dans Vielsalm sous la forme d'une chèvre, portant au cou une sonnette spéciale. De tous ceux qui l'ont vu, aucun ne l'a interrogé, et la légende s'arrête forcément là. Mais, si par hasard, vous venez à la rencontrer, signez-vous et passez votre chemin, vous ne courrez aucun risque (conseil que m'a donné un vieil ami).

En contre-bas de la Cour Georges, en descendant, on trouve à gauche la roche recouvrant prétendument une grotte dite *trô des massotès*, dans laquelle le vieil intendant de Salm a enfermé son trésor, dénommé dans le pays: *li gate d'ôr di Hèrmanmont*.

Le mot *gate* (chèvre) doit-il être, ici, pris au sens propre? Au dire de nos vieux conteurs d'à présent, *gate d'ôr* (chèvre d'or) veut simplement dire lingot, morceau d'or, ayant la forme allongée, rappelant plus ou moins, si l'on veut, la forme du corps d'une chèvre. Il est de fait qu'en dialecte ardennais, tout morceau de pierre, de bois, d'or, d'argent, etc., possédant ce genre de forme, est une *gate*. On dit: *Ine gate di pire, di bwès, d'or, d'ârdjint*. Une blessure, une entaille allongée et quelque peu profonde, faite avec un instrument tranchant, est également une *gate*, et aussi le morceau enlevé. D'après la vieille croyance populaire, les voleurs, pour empêcher de reconnaître les objets d'or ou d'argent volés, les fondaient en lingots: « *bokets et gates d'ôr èt d'ârdjint* ».

•••

Les *massotès* sont naturellement antérieurs au vieil intendant de Salm: leur souvenir s'est pourtant bien transmis d'une génération à l'autre.

On les représente comme des gnomes, peu sociables, mais bons, forts, honnêtes et « faisant bien leurs devoirs religieux »... Ils s'occupaient pour vivre de la réparation des chaussures et,

probablement, de leur confection. Méfiants à l'excès, ils exigeaient le paiement d'avance: on déposait les souliers à réparer le soir, à l'entrée de la grotte, avec le prix du travail et le cuir nécessaire à la réparation; on retrouvait les souliers, le lendemain matin, à la même place, parfaitement retapés.

Un propriétaire a fait, il y a de nombreuses années, sauter à la poudre une partie de la *Roche des massotès*, et n'y a trouvé ni grotte, ni trésor. Mais un autre propriétaire, en défrichant les terres à quelques mètres de la Roche, a mis à découvert les fondations d'un très grand bâtiment. Le ruisseau de Petit-Thier, passant près de ces vestiges, forme un tournant: ce tournant est dénommé, *toûrnant del tanerèye* (tournant de la tannerie). L'industrie des *massotès*, travail des souliers, et ce lieu-dit, tannerie, pourraient peut-être donner lieu à des rapprochements...

Il existe à une lieue et demie de Vielsalm, à Logbiermé (commune de Petit-Thier), une grotte de *massotès*; quoique la pioche et le temps l'aient *dimanevie* (infinitif, *dimanevi*, rendre inhabitable), on distingue encore très bien les quatre pièces du logement, taillées dans la roche.

On raconte sur les *massotès* de Vielsalm et de Logbiermé toutes les histoires connues (leurs amours, leurs rancunes, etc...). Voici pourtant quelque chose que je crois inédit:

Le coq du village de Ville-du-Bois, un très solide gars, s'en retournait un dimanche soir de Vielsalm, légèrement ivre. En chemin, il rencontra un *massotè* et le tourna en ridicule. Le *massotè* le prit de mauvaise part et lui servit une telle raclée que notre Coq jugea utile de chercher son salut dans une prompte fuite. Il en fut malade quelques jours et il raconta pour s'excuser, qu'il avait été attaqué par des malandrins, sur lesquels, d'ailleurs, grâce à sa force, il avait remporté la plus éclatante des victoires. On le crut, et on aurait toujours ignoré la vérité. si le dimanche suivant, à Vielsalm, au rassemblement des jeunes gens, à la sortie de la grand'messe, un incident révélateur ne se fût produit. Le brave gars narrait donc de nouveau son exploit, quand un *massotè* s'approcha, lui prit son chapeau et lui en mit un autre sur la tête, en disant: *Qwand dji l'a batou dimègne passî, ti l'as sâvê avou m'tchapê; valet, dji l'el riprinds* (Quand je t'ai rossé, dimanche dernier, tu t'es sauvé avec mon chapeau; garçon, je te le reprends).

Les rieurs furent plutôt du côté du *massotè*.

A droite, à environ 300 mètres de la Roche des massotés, se trouve la fontaine miraculeuse de Saint-Gangulphe (*Saint Djingou*). Son eau guérit les maladies des yeux et les rhumatismes.

Le pèlerin emporte de l'eau dans des bouteilles, et, pour la conserver cristalline, il entre dans la « première » épicerie qu'il trouve, y demande « *trûs fèves di café vert* » (trois graines de café vert) à l'« *grâce di Diu* » (à la grâce de Dieu, sans paiement) et en l'honneur de *Sinte-Claire*; il les glisse dans ses récipients et les bouche: l'eau reste pure indéfiniment.

Voici la légende du Saint et de la fontaine, telle qu'on me l'a contée un soir d'automne, alors que nous étions réunis, deux vieillards et moi, autour d'une « *èce* » (âtre) ardennaise. La femme tricotait, le vieux fumait. Entre eux deux, agenouillé, j'activais la flamme en glissant des branchettes de sapin sous le grand pot de fer, tout noir, suspendu au *crama* (crémaillère) et où mijotait une copieuse *gadeurnie* (nourriture des cochons):

Saint Djingou èstût on grand guèrier.

On djoûr à l'guère, tot s'lèvant à matin, i trova ses sôdârts qui pleurint d'sû.

I n'y avût qu'on soûrdant o payis et c'èstût les innemis-qu'è-ne èstint maisses.

On les oyût rire d'à lon et is s'amûzint à s'lapi d'l'êwe.

Saint Djingou d'ha à ses sôdârts:

« Si vos m'voloz esse fidèles al grande bataye qui va v'ni, vos âroz d'l'êwe tant v'vôroz ».

Les sôdârts promêtint.

Saint Djingou les quita et, on pauk après, is l'vèyint rivni.

I rapwèrtût l'sourdan so s'dos ènn'ine hote di pre.

Is buvint à leû sù, èt Tinnemi foul batou come mây' i n'avût èstou.

Qwand i rivna à payis, saint Djingou planta l'hote, avou l'fontinne divins, wi-ce qu'on l'trouve todis.

Saint Gangulphe était un grand guerrier.

À la guerre, un matin en se levant, il trouva ses soldats qui pleuraient de soif.

Il n'y avait qu'une source dans le pays et elle était en possession des ennemis.

On les entendait rire de loin et ils s'amusaient à se jeter de l'eau.

Saint Gangulphe dit à ses soldats:

« Si vous voulez m'être fidèles à la prochaine grande bataille, vous aurez de l'eau à discrétion ».

Les soldats promirent.

Saint Gangulphe les quitta et, un peu après, ils le virent revenir.

Il rapportait sur son dos, la source contenue dans une hotte de pierres.

Ils burent suivant leur soif, et l'ennemi fut battu comme il ne l'avait jamais été.

Quand il revint au pays, saint Gangulphe planta la hotte contenant la source, à l'endroit où elle se trouve toujours.

Ons y pout pâhl tant qu'on vout: l'êwe dimanant todis à l'minme hauteur.

Li brâve saint èstût rivni à payis po viki tranquile, mins s'feume ni li lèyât nin.

Qwand qu'il èstint o lit, èle li r'provût d'ali avou des ôtes... Qui sîs-dje? des misères di feumèrèyes!

Mins l'pus bê d'histwère, c'èst qu'c'èstût l'èye qui l'trompût! Et l'bon saint Djingou l'savât!...

Al longue, i faliha.

Ine fîye qu'èle rikminçût co, saint Djingou li d'ha:

« Dji fais sèrimint qui dji v's a todis stou, qui dji v'sos et qui dji v'sèrè todis fidèle. Fizoç l'minme sèrimint! ».

Li mâle kimère lèva les deûs dûs...

Pinsant, tot l'sibèrant, li fère riknohe qu'èle mintât, nosse saint li d'ha:

« Nos alans ali à m'fontinne et nos i trimp'rans chascune on brès: s'i gn'a onk des deûs' qui fait on fâ sèrimint, il ârè l'brès cûl disqu'à l'sipale! ».

Il alint al fontinne, et l'feume hardimint tchôqua si brès o l'êwe. Mins èle li r'tira do minme còp tot criyant: èle l'avût tot cûl, tot broûll...

Po s'vindjî, èle fiza towé si-ome di s'galant: ci-chal li spiya les djambes, et l'achèva d'on còp o l'tièsse.

Et vola poqwè on va priyl saint Djingou à l'fontinne po les mâs d'ûs (à cåse des sôdârts qui pleurint) et les mâs d'djambes (les djambes do saint spiyles). Et qu'les djônès djins qui s'promêtet marièdje y vont trimp' leûs mains.

On y peut puiser tant qu'on veut: l'eau reste toujours au même niveau.

Le brave saint était revenu au pays pour vivre tranquille, mais sa femme ne l'y laissait pas.

Lorsqu'ils étaient au lit, elle lui reprochait d'aller avec d'autres... Que sais-je? des misères de femmes!

Mais le plus beau de l'histoire, c'est que c'est elle qui le trompait, et le bon saint Gangulphe le savait!

À la longue il s'énerva.

Une fois qu'elle recommençait encore, saint Gangulphe lui dit:

« Je fais serment que je vous ai toujours été, que je vous suis et vous serai toujours fidèle. Faites le même serment! ».

La mauvaise commère leva les deux doigts (prêta serment).

Pensant, en l'effrayant, lui faire reconnaître qu'elle mentait, notre saint lui dit:

« Nous irons à ma fontaine et nous y tremperons chacun un bras: si l'un des deux a fait un faux serment, il aura le bras cuit jusqu'à l'épaule! ».

Ils allèrent à la fontaine, et la femme, hardiment, plongea son bras dans l'eau. Mais elle le retira, du même coup, en criant: il était tout cuit, tout brûlé...

Pour se venger, elle fit tuer son homme par son galant: celui-ci lui brisa les jambes et l'acheva d'un coup à la tête.

Et voilà pourquoi on va prier Saint Gangulphe à la fontaine pour les maladies des yeux (à cause des soldats qui pleuraient) et les maux de jambes (les jambes du saint brisées) et que les jeunes gens qui se promettent le mariage y vont tremper leurs mains.

La fontaine est toujours jugée miraculeuse dans le pays. Les amoureux vont toujours, avec les amoureuses, plonger leurs mains dans l'eau de la hotte sacrée pour démontrer la pureté de leurs intentions, la loyauté de leurs serments... Ils sont tous et toutes bien vertueux, ou Saint-Gangulphe est devenu bien indulgent; on n'entend plus dire que son œuvre justicière s'accomplisse... Peut-être aussi, comme le disait mon vieux conteur, en estropierait-il trop...

Conséquence singulière: la foi en cette dernière propriété de l'eau bénie a amené la suppression des nombreux pèlerinages allemands qui se rendaient chaque année, au mois de mai, à Vielsalm. Voici comment: les Allemands ont conservé, très vivace, le culte de Saint-Gangulphe; les *lithes* (Allemandes) également. Celles-ci accouraient en très grand nombre à Vielsalm, le 15 mai, fêter le digne saint, et leur réputation de naïveté y attirait tous les amateurs de joyeuses fortunes des différents villages voisins.

Après les vêpres et un léger tour au bal, nos drilles, costés d'une *lithe* plus ou moins accorte, se rendaient à la fontaine, y formulaient les serments du jour, puisaient galamment l'eau à emporter en Allemagne, puis, bras-dessus bras-dessous, avec leur belle, à travers champs et bois (surtout bois), les reconduisaient vers la frontière.

Chaque année, des vertus allemandes succombaient; on prétend même qu'elles succombaient de plus en plus. Tant et si bien, que les autorités ecclésiastiques firent bâtir, dans l'Eiffel, une chapelle au grand saint et que le pèlerinage annuel de Vielsalm fut purement et simplement supprimé.

Il n'en reste plus que d'égayants souvenirs...

JOSEPH HENS.



PÉDAGOGIE RÉGIONALISTE

par Jules Destrée.

L'idée essentielle du régionalisme est qu'il faut adapter, autant que possible, les lois, l'administration, les institutions et les méthodes aux groupes humains auxquels elles se doivent appliquer. Cette doctrine, s'inspirant avant tout des réalités et des circonstances variables, s'oppose à la conception théorique envisageant un type abstrait d'humanité et se proposant d'appliquer à tous, d'une manière uniforme, les règles élaborées pour ce type.

Pareille doctrine devait, naturellement, se préoccuper des procédés d'éducation et d'enseignement. Et nombre d'instituteurs se sont posé, par exemple, la question de savoir si les dialectes et patois locaux ne devaient pas être utilisés pour l'enseignement primaire. Nous croyons intéressant, à cet égard, d'appeler l'attention sur la conférence: *Le wallon et l'Education familiale*, donnée par M. l'abbé Crépin, doyen de Fosses, à la Maison des Ouvriers Andennais, et dont *L'Ami de l'Ordre* nous apporte le compte-rendu ci-après:

La conférence de M. le doyen de Fosses avait attiré au Cercle Ouvrier, non seulement toute la Ligue Féminine Ste-Begge, pour laquelle elle était spécialement donnée, mais encore un grand nombre de membres honoraires et effectifs de la Maison des ouvriers andennais. Et, comme on s'y attendait, c'est devant une salle comble que l'éloquent orateur a développé son sujet si original et si bien choisi: «Le wallon dans l'éducation familiale».

Il déclare tout d'abord qu'il s'attend à heurter des préjugés et à ne pas être de l'avis de tous ceux qui l'écoutent, mais qu'il espère... faire des conversions.

Puis il montre la place prépondérante que le langage populaire occupe dans la vie et dans les destinées des nations. C'est par son langage, maintenu à travers les âges et les vicissitudes de sa fortune, qu'un peuple conserve sa vitalité, sa nationalité, son indépendance.

En 1830, nos pères se sont révoltés contre les Hollandais, en grande partie parce que ceux-ci voulaient imposer leur langage à nos populations, au mépris de notre idiome populaire.

Les Polonais, si fidèles à leur pays et à leur foi, ont toujours lutté contre les Russes et les Allemands pour conserver leur langage patril.

Que de pressions, que de cruautés de la part des Allemands, depuis 1870, pour empêcher les enfants alsaciens et lorrains de parler la belle langue française!

Le gouvernement français lui-même, dans un raffinement de persécution, dans le but de déraciner la foi catholique du cœur des Bretons, n'a-t-il pas proscrit l'antique langue bretonne des écoles, des catéchismes et des églises?

Et ne constatons-nous pas que si un peuple asservi secoue enfin ses chaînes, c'est après avoir retrempé ses énergies aux sources les plus chaudes de sa vieille langue nationale? Quelle belle preuve nous en donne le peuple bulgare qui, après avoir brillé du IX^e au XIV^e siècle, fut peu à peu oublié du reste du monde, parce que, ayant lui-même oublié sa langue, il ne se souvenait plus de ses origines ni de son glorieux passé. Un moine du mont Athos, après avoir étudié les archives de son couvent, produisit le mouvement d'où est sortie la résurrection du langage bulgare et, avec elle, l'espoir de l'indépendance et du relèvement. Les événements qui se déroulent actuellement dans les Balkans, montrent combien, en retrouvant son vieux langage, le peuple bulgare a retrouvé en même temps de valeur et de fierté.

C'est la confirmation de ces beaux vers du poète provençal Mistral:

Qu'un peuple tombe esclave, face contre terre...
S'il tient sa langue, il tient la clé
Qui le délivre de ses chaînes!

Après cette magnifique introduction — sur laquelle nous avons volontairement insisté pour montrer et la hauteur de vues qui a dicté à l'éloquent conférencier le choix de son sujet et la noblesse de l'inspiration avec laquelle il va nous présenter ses développements, — M. l'abbé Crépin, tout en proclamant son admiration pour la belle langue française, déclare que si nous voulons rester Belges, il faut que nous connaissions, que nous aimions, que nous parlions le langage de nos pères: le wallon. Et cette nécessité se fait surtout sentir à cette époque où chacun sait qu'en notre patrie se trouvent des renégats, des traîtres, des Judas qui trahissent, renient, voudraient tuer notre nationalité, et aspirent à jeter dans les bras de la France notre sol natal avec tous ses souvenirs, avec toutes ses beautés, avec toutes ses richesses!

Par des données historiques, le conférencier prouve ensuite que les Wallons sont les descendants directs des anciens Celtes romanisés et que le langage de ceux-ci fut surtout un démarquage du latin avec l'influence du celtique et certaines infiltrations inévitables du german.

Et il montre que le patois wallon concourut, avec d'autres dia-

lectes, comme le bourguignon, le picard, le normand, à la formation de la langue française. Partant de là, le conférencier s'insurge contre l'opinion de ceux qui prétendent que le parler wallon est un obstacle aux études subséquentes des enfants. Il apporte des preuves linguistiques nombreuses, très originales et extrêmement intéressantes, établissant que la connaissance du wallon, acquise dans la première enfance, facilite singulièrement l'étude du français.

Le conférencier est d'avis que l'éducation française primitive du petit Wallon ne produit souvent d'autre résultat que de lui apprendre un français batardé et un wallon déplorable. Chaque fois qu'il s'échappera du milieu familial, l'enfant se plongera avec ses camarades, aussitôt et comme instinctivement, dans les délices du parler ancestral; mais il arrivera souvent alors qu'il n'apprendra du wallon que les paroles grossières, que les expressions basses et populacières. En parlant wallon à leurs enfants, les parents doivent éviter ces expressions malsonnantes, qui froissent les délicatesses et nuisent, dans beaucoup d'esprits, à notre vieux langage populaire. Si nous voulons que notre wallon soit respecté, parlons-le correctement et poliment.

M. le doyen de Fosses voit, en outre, dans le wallon, un excellent moyen de pédagogie, permettant d'appliquer avec profit la méthode intuitive. Pourquoi ne pas tirer parti des images déjà gravées dans l'esprit des enfants et correspondant à un mot wallon qui, aussitôt prononcé, ressuscite l'image? Il voudrait voir — et il croit que cela arrivera — les premières leçons de français consister en une traduction des mots wallons en français. Cette méthode, préconisée par un humble Frère des Ecoles chrétiennes, le Frère Savinien, a produit des résultats qui dépassent toute attente.

Mais bien d'autres motifs, et d'une portée très élevée, militent en faveur de la conservation du wallon.

C'est dans le wallon que nous trouvons les traces des coutumes, des croyances de nos ancêtres. C'est lui qui nous transmet leurs traditions, leurs légendes, leurs *fauves* (contes).

Gardons pieusement le souvenir de toutes les expressions typiques qui nous aident à relier la longue chaîne qui nous unit à nos aïeux!

L'activité fiévreuse de notre époque transforme tout avec une rapidité effrayante, et les vieilles habitudes de notre pays s'effaceraient rapidement de notre mémoire si le wallon n'en gardait le souvenir. Le français s'adapte mal à leur description; le wallon, au contraire, s'y prête d'une façon à la fois claire et concise. Pour le prouver, le conférencier fait ici en un wallon pittoresque une description savoureuse d'un intérieur villageois.

En outre, le wallon a conservé admirablement la preuve de l'influence qu'exerçait la liturgie sur la conduite du peuple chrétien de nos contrées. De nombreux exemples sont cités à l'appui de ce fait, et ce nouvel argument a son importance à cette époque où nous assistons à une véritable résurrection de la vie liturgique.

Passant du grave au doux, le conférencier montre avec quelle richesse, quelle délicatesse de nuances, notre bel idiome wallon parle

des personnes du beau sexe, suivant qu'elles sont de jeunesse, d'âge mur ou de vieillesse. Exemple: Marie-Joseph devient successivement: Mar-Joseph, Mar-Djôseph, Mar-Djôu!

Par de nombreuses citations, tirées des meilleurs auteurs wallons et dans lesquelles il se délecte visiblement, le conférencier montre les beautés de la langue wallonne, son aptitude à dépeindre noblement les sentiments les plus beaux et les plus élevés.

Il réfute ainsi l'erreur trop répandue de ceux qui considèrent le wallon comme un jargon de rustauds, et qui croiraient déchoir et perdre de leur dignité en causant le langage dont s'enorgueillissaient nos aïeux les plus nobles, les plus glorieux, les plus illustres.

Le wallon peut aussi remplir un rôle important dans la question sociale.

Un fossé se creuse entre la classe ouvrière et la classe dirigeante. On cherche à les séparer l'une de l'autre, à les faire se méconnaître pour bientôt, les faire se haïr... Certes, les œuvres chrétiennes, les lois sociales, la justice pour tous et en tout combleront ce fossé; mais un pont peut, dès maintenant, passer par dessus: c'est la communauté de langage, c'est le wallon compris et parlé de tous. Parler wallon, c'est faire vibrer l'âme du peuple! C'est le langage de la race qui parle au cœur des humbles, des vaillants, des enracinés de la terre patriale wallonne!

Et le conférencier termine par cette profession de foi wallonne qui provoque une ovation interminable:

«Je le dis franchement, quoi qu'il arrive, mon souhait sera celui de Defrecheux:

Ah! ji v's inme, lingadje di m' patrèye,
Vi Wallon, hossiz mes orèies,
Jusqu'à dièrin djôu di m' vèye!

Ce résumé, quelque détaillé que nous nous soyons attaché à le faire, ne reflète que bien imparfaitement la physionomie de cette brillante conférence qui tantôt faisait passer dans la salle les éclats d'une franche gaieté, tantôt étreignait tous les cœurs d'une puissante et noble émotion.

M. l'abbé Cartiaux, notre vénéré doyen, se chargea de remercier l'éloquent conférencier.

Il insista sur divers points, spécialement sur l'importance du wallon au point de vue de notre attachement au sol natal et de notre indépendance nationale, et au point de vue de la question sociale.

Les idées de M. l'abbé Crépin me paraissent bien intéressantes. Sans doute, il n'est pas possible de les juger entièrement sur un compte rendu de journal, et j'ignore, quant à moi, si, après examen, je serais disposé à m'y rallier tout à fait. Toutefois, le recours au wallon, au langage parlé et compris par les enfants, me paraît, à première vue, une méthode excellente pour les amener au français.

Pendant les années où la Commune de Marcinelle me fit l'honneur de me confier la direction de l'instruction publique, j'eus l'occasion d'indiquer à certains instituteurs qu'ils ne devaient pas hésiter à parler wallon aux élèves entrant à l'école et ignorant tout du français, le but primordial de l'enseignement étant d'établir avant tout, une communication aussi directe que possible entre le maître et l'enfant. J'avais, de même, recommandé l'emploi du flamand vis à vis des quelques écoliers de familles flamandes venues s'établir dans le pays. Mais la langue véhiculaire de l'enseignement restait naturellement le français, et l'usage du wallon ou du flamand n'avait pour objectif que de faciliter la compréhension de l'élève et de l'amener plus rapidement à parler correctement le français. Mon régionalisme n'allait pas jusqu'à l'excès de l'emploi du patois pour le patois et mon désir était de substituer aussi vite que possible, une langue de grande communication à un dialecte de faible rayonnement.

En France, la question a déjà été agitée à diverses reprises. M. Charles-Brun, expose dans son volume: *Le Régionalisme*, p. 148 et suivantes, ce qui a été préconisé ou tenté à cet égard. Il cite une bibliographie copieuse, parmi laquelle le livre de M. Aurouze: *La Pédagogie régionaliste*, paru à Avignon, chez l'éditeur Seguin, en 1907. Il estime que dans toutes les régions qui ont conservé un idiome local déterminé, avec sa grammaire et des œuvres littéraires, cet idiome ne doit pas être proscrit de l'école. Aux raisons morales (attachement au sol, au métier, respect des parents), s'ajoutent les plus solides raisons pédagogiques. L'enfant n'apprendra le français avec correction et n'aura un vocabulaire propre et riche, que si l'on se sert pour l'instruire de l'idiome qu'il entend parler autour de lui et qui lui est naturel...

En Belgique, où nous sommes, au point de vue scolaire, moins centralisés que nos voisins, la question a déjà fait l'objet d'études et d'expériences dont *Wallonia* a parlé (1). On n'a pas oublié le remarquable rapport de M. Oscar Colson, au Congrès pour l'Extension de la culture française, en septembre 1905. Il confirmait une opinion, déjà émise par lui, en 1904, dans *l'Ecole nationale* et concluait à l'utilité pédagogique du

(1) Voyez ci-dessus, X, 298: *Le wallon à l'école*, par O. C.; XII, 349: *A propos du wallon et de l'enseignement du français en Wallonie*, par O. COLSON; XVII, 307: *Le wallon dans l'enseignement*, par O. C. (avec extraits du rapport de M. JULES FELLER, cité ci-après).

wallon. Plus tard, en 1909, au Congrès des professeurs de langues vivantes, à Liège, M. Jules Feller, à son tour, faisait rapport sur la place que le wallon doit occuper dans l'enseignement en Belgique romane. Et il concluait avec force: il est stupide de la part d'un éducateur d'inspirer aux enfants le mépris du wallon, en faisant passer le français pour une langue plus aristocratique, d'assurer le succès de l'enseignement du français par la compression du wallon, en défendant aux écoliers de parler leur langue maternelle entre eux, dans la rue ou aux récréations. M. Feller allait plus loin que M. Colson et estimait que le wallon pouvait et devait avoir sa place dans l'enseignement moyen et supérieur. Les conclusions de M. Feller rencontrèrent l'adhésion du Congrès, plus formellement que celles de M. Colson, en 1905. En quelques années, l'idée avait fait son chemin. La conférence de M. l'abbé Crépin vient attester à nouveau ses progrès.

Enfin, M. Léon Demeur, dans le dernier numéro de l'excellente revue nivelloise, *Le Roman Pays de Brabant*, apporte à son tour à l'étude de ces questions une contribution des plus intéressantes.

JULES DESTREE.



VERS ET PROSES DE CHEZ NOUS.

A LA MEUSE

Comme un orvet se glisse aux arceaux des broussailles,
sous les ponts que tes flots répètent, tu tressailles ;
et, dans tes eaux, l'argent des reflets est pareil
à des éclats ravis aux trésors du soleil.

O beau fleuve! En vain les ans de leurs coups t'assailent ;
ta course infatigable, aux cités qui travaillent,
rappelle un grand passé plongé dans le sommeil.
Du temps de tes splendeurs verrons-nous le réveil ?

Les soupirs de tes eaux déplorent la détresse
que tes Métiers puissants ont laissée après eux.
Souffriras-tu longtemps encor notre faiblesse ?

Avec les monuments évocateurs de gloire
et les noms de héros, orgueil de notre histoire,
ne nous reste-t-il pas la valeur des aïeux ?

26-7-1901.

ARTHUR COLSON.

